L'ABEILLE.

Journal Officiel de l'Etat et de la Paroisse de la Nouvelle-Orléans.

PAR J. BAYON.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 11 DECEMBRE 1838.

Madame Sidler vient donc de nous prier d'annoncer au public les raisons qui étant portée à rompre son engagement avec le théâtre d'Orléans. Engagée comme seconde chanteuse, il lui a été jusqu'à présent impossible, nous dit-elle, de paraître dans les rôles de son emploi, pour du moins, ils sont tenus par des hommes. Cependant Mme Filleman n'ayant reçu quelques encouragemens flatteurs du public de la Nouvelle-Orléans, elle nous charge d'être son organe, pour faire témoigner toute la reconnaissance qu'elle éprouve.

BANQUE DE L'UNION DU MISSISSIPI.

En consacrant quelques lignes à cette banque, nous tâcherons d'être aussi juste à son égard, qu'elle se montre, elle, indigne de porter son nom.

Dans les circonstances où se trouvent maintenant placés les habitans du Mississipi, on devait sans doute s'attendre à les voir sortir, à l'aide de la banque de l'Union, de cette gêne dans laquelle elle a été toute la prétéritée à les précipiter. Dans ce moment où chacun avait le droit d'espérer une amélioration dans leurs affaires, voilà que cette banque, qui trouve les moyens d'accorder $60 par balle de coton, et se livre à des spéculations honteuses, refuse formellement de s'adjoindre aux autres institutions du Natchez pour reprendre au mois de janvier ses paiemens en espèces. Cette banque, avait cependant publié ces temps derniers une circulaire par laquelle elle annonçait sa détermination de payer aussitôt que les autres, sa circulation en espèces; elle avait ainsi par cette même déception, engagé le public à prendre ses misérables pseudo-notes, pour lui dire quelques mois plus tard, après les avoir répandues avec profusion, que son intention n'avait jamais été de les retirer de la circulation avant leur échéance. Quelque indigne qu'il ait la conduite de cette banque, que nous pouvons en quelque sorte qualifier de banque des Etats-Unis de l'Ouest, quelque ait été les mêmes vues de son très honoré maître Biddle, nous avons la satisfaction de dire cependant que la conduite qu'elle a tenue, dans l'assemblée des diverses autres banques du Mississipi, a été stigmatisée du sceau de la plus humiliante réprobation, et par la population et par les délégués de la convention. Dans cette convention, il a été positivement déclaré par les représentans de la banque de l'Union qu'elle renturait dans les voies de l'honnêteté, *lorsqu'elle le jugerait convenable.* Mais si cette institution a tellement abusé de la crédulité de ces citoyens du Mississipi avaient placée en sa parole, voudra-t-elle mieux justice aux autres, qui sans chercher, soit par des moyens illicites ou des promesses frauduleuses, à éluder la question, sont rentrées loyalement dans le sentier de l'honneur.

Dans les résolutions que nous avons publiées hier, relativement aux banques qui devaient reprendre leurs paiemens en espèces, au 1er. lundi de janvier, il ne se trouvait de mentionnées que celles des Planteurs du Mississipi, de l'Agriculture du Mississipi et de celles du Natchez; mais d'autres détails qui nous sont parvenus depuis, ne nous laissent aucun doute, que les banques Commerciales de Manchester, la banque du Rail Road de Vicksburg, celle du Grand Gulf ainsi que celle de la ville de Rodney, suivront l'exemple de celles du Natchez.

Que peut-on donc conclure du refus de la banque de l'Union à s'adjoindre à celles que nous venons de nommer, sinon qu'elle cherche à racheter à vil prix, des post-notes qu'elle répandus au pair du numéraire! La conduite qu'elle tient aujourd'hui à l'égard des habitans de cette partie du Mississipi, est aussi monstrueuse qu'infâme et nous n'avons jamais si vivement regretté que la loi fut impuissante à punir des méfaits qui pour n'être point du domaine de la justice n'en sont pas moins digne de la flétrissure aux yeux des honnêtes gens.

Quoi! est-il bien vrai, qu'une banque qui vient de faire un emprunt de CINQ MILLIONS ET DEMI DE PIASTRES, qu'une banque qui trouve assez de fonds pour offrir $60 par chaque balle de coton que produisent les économes vallées du Mississipi, se refuse aujourd'hui à rembourser en espèces ses billets payables sur demande. Les expressions nous manquent pour qualifier cette conduite atroce.

Le refus formel de cette banque de s'adjoindre aux autres, cache, nous l'a-t-on dit, une trame infernale, et rien ne nous empêche de croire que Biddle y trouvera encore son profit, en achetant par l'entremise de ses agens de la Nouvelle-Orléans les post-notes de cette institution, où que cette banque elle même n'en fasse un objet de spéculation, aux dépens des malheureux qui les ont reçus au pair.

Eh! cependant c'est cette même banque qui grave sur ses billets, un mon, qui, si nous avions la pouvoir de l'en effacer, n'y serait pas déshonoré plus long-temps. Ce mots: *Banque de l'Union*, écrits en lettre comme les font, sur ces chiffons de papier, l'effet d'un contre-sens. Alors que cette banque cherche à compromettre aux yeux de l'étranger l'honneur et la dignité de L'UNION AMERICAINE, elle ose se servir du mot UNION! ah! s'il est un titre qui convient à cette banque ce n'est pas celui de BANQUE DE L'UNION, mais bien celui de BANQUE DE LA DÉSUNION.

Voilà ce qu'une indignation dont nous ne saurons plus les maîtres nous force de dire; voilà ce qu'il fallait mettre au grand jour, afin qu'on n'ignorat pas plus long-temps les flétrissures et les bassesses commises par la *Banque de l'Union du Mississipi.*

LA NAVIGATION DU LAC ET DU FLEUVE ARRÊTÉE PAR LES GLACES.

Une personne arrivée en voiture, à Cincinnati, le 3 de ce mois, du Wheeling, annonce que la rivière de l'Ohio était gelée dans cet endroit et à 15 milles au-dessous. On pensait néanmoins que cette obstruction ne serait pas de longue durée.

Voici ce que dit à ce sujet, le *Times* de Wheeling, du 1er courant. "Nous avons à annoncer que la navigation est arrêtée et continuera à être jusqu'à ce que le froid devienne plus modéré et qu'il tombe de la pluie. Il y a plusieurs bateaux à vapeur échoués sur-le-sec et au-dessus de cette ville et à la glace continue, ils éprouvent beaucoup de peine. Nous apprenons de Paducah, qu'un grand nombre de bateaux se trouvent échoués à l'embouchure de la rivière de Tennessee. Il n'est pas encore arrivé sur cette place beaucoup de connectibles de la Nouvelle-Orléans. Il en est de même à Cincinnati et à Louisville, aussi les affaires en souffrent beaucoup. Voici ce que nous avons appris à l'égard des bateaux à vapeur. Le Massillon, le Pulaski, et le Brownsville sont arrivés à Cap-Tox jeudi soir, le Fayette est échoué à Captina, le Philadelphia est échoué sur la barre de Newberry. Le Visitor est à l'abri dans le port de Kates Rock. Le Casket et le Beaver sont dans une position critique à Beaver-Shoals; le Canton et le Tremont sont échoués à Beaver, mais sont assez bien. Le Reporter est hors de danger à 3 milles au-dessus de cette ville. Telle sera leur situation, jusqu'à ce qu'il y ait un changement de temps. Il n'y a que 3 pieds 4 pouces d'eau dans le chenal, et si le temps continue de même, la rivière sera à son plus bas degré.

DE LA PRISE DU FORT LE SAINT JEAN D'ULLOA.

La prise du fort le Saint Jean d'Ulloa a produit sur tous les esprits une vive sensation mêlée de quelque étonnement. Tant d'armes ont donné un texte inépuisable sur lequel chacun brode à sa guise, ou traduit au gré de ses sympathies, si bien que de commentaires en commentaires, de traductions en traductions, quelques imaginations vagabondes sont arrivées, dans cette course au clocher de toutes les fantaisies, aux corollaires les plus fantastiques, aux conséquences les plus inévitables. Mais dans ce travail incessant de toutes les opinions, il est un point qui sert de centre commun à ces rayons divergents: c'est l'admiration.

La prise du fort a eu cet avantage, qu'elle a imposé silence à des suppositions erronnées, qui, bien qu'elles ne puissent soutenir le moindre examen, avaient juré de ne se rendre qu'à l'éloquence irrésistible des faits. Aujourd'hui, toutes les opinions hostiles ont déposé les armes en même temps que les Mexicains et comme les plus infortunés d'entre ces derniers ont été écrasés sous les ruines du fort; aujourd'hui la *pusillanimité* des Français a changé de nom: on l'appelle la *modération* de la force.

Quant à nous, nous ne partagerons ni l'étonnement des uns ni l'admiration des autres. La prise du fort est incontestablement un fait d'armes glorieux, mais trop peu pour qu'il ait pu avoir pour nous les émotions de la surprise.

Elle n'est point en effet le résultat de la lâcheté des Mexicains, ainsi que plusieurs l'ont prétendu: les Mexicains ont fait de leur mieux; elle n'est point plus le résultat de la valeur française, ainsi que l'ont dit beaucoup d'autres, car les Français n'ont eu à employer, en cette occasion, qu'un courage louable sans doute, mais fort ordinaire après tout. Escorter quelques volées de coups de canon, n'est point pour les Français un acte qu'ils puissent revendiquer comme un brevet de courage. En fait de brevets de cette sorte, il ont mieux que cela, et les marins de l'escadre sont les premiers à avouer, que la prise du fort d'Ulloa est à leurs yeux, sinon une plaisanterie, du moins une affaire peu importante.

Mais ce que ce fait prouve d'une façon victorieuse, c'est l'inouïe perfection à laquelle l'artillerie est arrivée en France. Si la prise du fort n'est pas un exploit militaire de premier ordre, c'est du moins le résultat admirable d'une bonne organisation militaire. Dans un article inséré, il y a quelque temps dans notre feuille, nous avons énuméré les amélioration notables apportées dans le corps de la marine française depuis une vingtaine d'années. Ces améliorations sont immenses, mais n'ont point dépassé cependant les améliorations apportées dans toutes les *autres armes*, particulièrement dans le *génie*.

Le génie est arrivé aujourd'hui à des résultats merveilleux qui passent toute croyance. *La prise d'Ulloa* n'est, dans l'ordre des faits, que le quatrième des faits sur lesquels on pourrait s'appuyer au besoin pour la démonstration de cet théorème. *Anvers, Alger, Constantine* sont les trois premiers de la série, et ces trois faits d'armes, sans hors que le dernier, la prise d'Ulloa, sont les preuves flagrantes de l'incontestable supériorité de l'artillerie française.

Aujourd'hui on prend un fort à coups d'algèbre non moins qu'à coups de canon, et il arrivera un temps, peu éloigné, où le courage humain sera réduit à une équation.

Ce redoutable fort, ce fort imprenable, au dire des uns, qui, selon d'autres devait résister au moins six mois, devait tomber devant une artillerie bien organisée, comme tombera désormais toute fortification. C'est qu'aujourd'hui tout est pris sur le papier, avant de l'être par les armes. Pour peu qu'on ait des données exactes sur la force, la position, etc., etc., d'un fort, c'est tout autant qu'il en faut. La résistance présumable est un des termes de l'équation, la force proportionnelle des moyens à employer est l'autre terme. Le problème du fort est l'inconnue, et cette inconnue est bien vite trouvée.

En France on avait participé à quel point tout le pays le prêtait d'Ulloa. L'amitié Bonaparte avait calculé avec une grande justesse le temps qu'il faudrait pour s'en rendre maître. Voilà qu'aujourd'hui la longanimité était reprochée au général. Cette qui a le sentiment de ga fonc-tion toujours généreux.

On s'inquiète beaucoup des conséquences politiques de la prise du fort. Nous sommes convaincu, pour notre part, que la modération passée de la France est le meilleur gage de sa modération à venir. Et comme elle n'a point abusé de sa force, elle n'abusera point aussi plus de la victoire. Les fanfaronnades des Mexicains ont reconnaissé de plus belle, il est vrai, mais des quelques ne tuent pas et il est noble de laisser l'illusion à ceux qui après en pourrait tout enlever d'un seul coup.

Ces fanfaronnades passent du reste toute expression. C'est le sublime du genre!

Croirait-on que le lendemain de la prise du fort, deux journaux de Vera-Cruz, de Vera-Cruz que pas une ruine, l'amiral n'avait point voulu bombarder, Vera-Cruz dont les troupes étaient parties, dans laquelle il n'était resté que mille hommes, pour maintenir l'ordre, et cela à la prière du général Rincon, croirait-on, disons-nous, que deux journaux de Vera-Cruz criaient, pour ainsi dire victoire!

D'abord, disaient-ils, le fort n'a été emporté qu'par surprise. (Nous pensons que si les Mexicains ont été surpris, ça été de voir leur fort imprenable pris en moins de quatre heures.) Puis ils ajoutaient: d'ailleurs nous ne pouvons que nous féliciter de cette prise, car maintenant nous sûmes nous voir de près: nous avons les Français.

Ceci nous rappelle l'histoire d'un conscrit qui était de loin à son officier. Capitaine! bien oui! la prisonnier.—Eh bien, qu'est-ce-le.—Ah! bien oui! mais j'veut pas ne lâcher!

En somme, la prise d'Ulloa aura des conséquences salutaires. Le commerce entre le Mexique et les Etats-Unis, si longtemps entravé et réprimé par un nouvel essor. De nombreux départs ont eu lieu pour Vera-Cruz, et nous ne doutons pas que notre prospérité ne s'en ressente d'autant.

Nous lisons dans le *Hérald* de Donaldsonville du courant, ce qui suit:

RECOLTE.

Il est vrai que les dernières gelées ont causé des torts très considérable aux habitans sucriers. Les cannes se sont acidifiées et ont rendu la fabrication très difficile; le vésou même ne contient plus autant de parties cristallisables: il est résulté de l'acidification une altération dans la partie sucrine de la canne, qui en diminue immanquablement le produit ordinaire. Il est positivement aujourd'hui que la récolte de cette année mediocre; ce qui doit vraisemblablement amener quelqu'augmentation dans le prix de cette denrée.

FLORIDE—Nous apprenons par le *Florida Watchman*, du 1er. de ce mois, que Mr. Tippins, sa femme et ses deux enfans, ont été assassinés près la rivière de Ste-Mary, par une bande de dix indiens.

FEUILLETON.

THEATRE

HAMELIN.—*Sermon en trois points par E. Souvestre.*

Nous disons *Sermon*, parce qu'en effet la pièce de M. Souvestre n'est qu'une dissertation, fort bien écrite, fort bien pensée, et fort bien dite, mais dénuée de tout intérêt dramatique. Ce n'est point une arène où les passions doivent agir dans la poussière des hros du drame est non parler par la bouche de l'auteur. En un mot, la moralité dramatique doit ressortir de l'action même des personnages. Aussi cette pièce, qu'on n'entend à Paris qu'un très-médiocre succès, a passé presque inaperçue devant les spectateurs de notre théâtre. Le *Sermon* de M. Souvestre peut être fort heureusement la scène du jour, mais à vrai dire, il est fort ennuyeux. C'est que le raisonnement logique des pièces est mortel aux œuvres dramatiques, auxquelles on ne demande guères que l'enchaînement logique des faits.

M. Hamelin est un honnête négociant, qui s'occupe exclusivement de sa femme et de ses affaires. Au moral, il est doué de fort belles qualités et au physique d'un oncle, riche à millions, comme il convient à tout oncle de théâtre.

Quant à cet oncle, il est également *fêté* sur la scène et le public, qui ne le voit pas, et pratique avec le n'aime succès Barême et Plutarque, l'encompte et *la République de Platon.* Albert, lui, est peintre de profession *et ainsi dédiée* par tempérament. Il peint à l'huile, et dans ses moments perdus il se livre à des pensées élevées et sauvrit au poitrine d'homme. Au dessert il fait le portrait et *rêve de grève et d'échafaud.* Il faut pourtant lui rendre cette justice qu'il ne se sert nullement de pinceau!

Quant à l'héroïne de la pièce elle joue un assez triste rôle. Elle ne sait aimer ni son mari ni son amant et peut de l'oncle.

On voit d'ici que la morale est représentée par le mari et l'oncle, tandis que le peintre est la personnification des passions romanesques, et l'on arrive à la fin de la pièce, non point de scène en scène, mais de démonstration en démonstration. Enfin le Code triomphe et met à la porte la passion révolutionnaire, dans la personne d'Albert. (Ce qui prouve qu'il faut toujours aimer son mari et surtout ne pas avoir d'amant! *Quod erat demonstrandum, ce qu'il fallait démontrer.*

Pour notre part, nous aimons beaucoup la morale, mais nous la voulons simple, élevée, sévère et chaste. *Les lieux communs* ne lui sont pas moins funestes que les théories les plus désordonnées. Or, le plaidoyer de M. Souvestre n'est qu'un tissu de phrases sonnantes, assez hardiement écrites, mais sans portée. L'amant est odieux, le mari ridicule, l'oncle impitoyable, l'étranger l'honneur et la dignité de L'UNION AMERICAINE, elle ose se servir du mot UNION! ah! s'il est un titre qui convient à cette banque ce n'est pas celui de BANQUE DE L'UNION, mais bien celui de BANQUE DE LA DÉSUNION.

Voilà ce qu'une indignation dont nous ne saurons plus les maîtres nous force de dire; voilà ce qu'il fallait mettre au grand jour, afin qu'on n'ignorat pas plus long-temps les flétrissures et les bassesses commises par la *Banque de l'Union du Mississipi.*

LA NAVIGATION DU LAC ET DU FLEUVE ARRÊTÉE PAR LES GLACES.

Une personne arrivée en voiture, à Cincinnati, le 3 de ce mois, du Wheeling, annonce que la rivière de l'Ohio était gelée dans cet endroit et à 15 milles au-dessous. On pensait néanmoins que cette obstruction ne serait pas de longue durée.

Voici ce que dit à ce sujet, le *Times* de Wheeling, du 1er courant. "Nous avons à annoncer que la navigation est arrêtée et continuera à être jusqu'à ce que le froid devienne plus modéré et qu'il tombe de la pluie. Il y a plusieurs bateaux à vapeur échoués au-dessus et au-dessous de cette ville et à la glace continue, ils éprouvent beaucoup de peine. Nous apprenons de Paducah, qu'un grand nombre de bateaux se trouvent échoués à l'embouchure de la rivière de Tennessee. Il n'est pas encore arrivé sur cette place beaucoup de connectibles de la Nouvelle-Orléans. Il en est de même à Cincinnati et à Louisville, aussi les affaires en souffrent beaucoup. Voici ce que nous avons appris à l'égard des bateaux à vapeur. Le Massillon, le Pulaski, et le Brownsville sont arrivés à Cap-Tox jeudi soir, le Fayette est échoué à Captina, le Philadelphia est échoué sur la barre de Newberry. Le Visitor est à l'abri dans le port de Kates Rock. Le Casket et le Beaver sont dans une position critique à Beaver-Shoals; le Canton et le Tremont sont échoués à Beaver, mais sont assez bien. Le Reporter est hors de danger à 3 milles au-dessus de cette ville. Telle sera leur situation, jusqu'à ce qu'il y ait un changement de temps. Il n'y a que 3 pieds 4 pouces d'eau dans le chenal, et si le temps continue de même, la rivière sera à son plus bas degré.

DE LA PRISE DU FORT LE SAINT JEAN D'ULLOA.

La prise du fort le Saint Jean d'Ulloa a produit sur tous les esprits une vive sensation mêlée de quelque étonnement. Tant d'armes ont donné un texte inépuisable sur lequel chacun brode à sa guise, ou traduit au gré de ses sympathies, si bien que de commentaires en commentaires, de traductions en traductions, quelques imaginations vagabondes sont arrivées, dans cette course au clocher de toutes les fantaisies, aux corollaires les plus fantastiques, aux conséquences les plus inévitables. Mais dans ce travail incessant de toutes les opinions, il est un point qui sert de centre commun à ces rayons divergents: c'est l'admiration.

La prise du fort a eu cet avantage, qu'elle a imposé silence à des suppositions erronnées, qui, bien qu'elles ne puissent soutenir le moindre examen, avaient juré de ne se rendre qu'à l'éloquence irrésistible des faits. Aujourd'hui, toutes les opinions hostiles ont déposé les armes en même temps que les Mexicains et comme les plus infortunés d'entre ces derniers ont été écrasés sous les ruines du fort; aujourd'hui la *pusillanimité* des Français a changé de nom: on l'appelle la *modération* de la force.

Quant à nous, nous ne partagerons ni l'étonnement des uns ni l'admiration des autres. La prise du fort est incontestablement un fait d'armes glorieux, mais trop peu pour qu'il ait pu avoir pour nous les émotions de la surprise.

Elle n'est point en effet le résultat de la lâcheté des Mexicains, ainsi que plusieurs l'ont prétendu: les Mexicains ont fait de leur mieux; elle n'est point plus le résultat de la valeur française, ainsi que l'ont dit beaucoup d'autres, car les Français n'ont eu à employer, en cette occasion, qu'un courage louable sans doute, mais fort ordinaire après tout. Escorter quelques volées de coups de canon, n'est point pour les Français un acte qu'ils puissent revendiquer comme un brevet de courage. En fait de brevets de cette sorte, ils ont mieux que cela, et les marins de l'escadre sont les premiers à avouer, que la prise du fort d'Ulloa est à leurs yeux, sinon une plaisanterie, du moins une affaire peu importante.

Mais ce que ce fait prouve d'une façon victorieuse, c'est l'inouïe perfection à laquelle l'artillerie est arrivée en France. Si la prise du fort n'est pas un exploit militaire de premier ordre, c'est du moins le résultat admirable d'une bonne organisation militaire. Dans un article inséré, il y a quelque temps dans notre feuille, nous avons énuméré les améliorations notables apportées dans le corps de la marine française depuis une vingtaine d'années. Ces améliorations sont immenses, mais n'ont point dépassé cependant les améliorations apportées dans toutes les *autres armes*, particulièrement dans le *génie*.

Le génie est arrivé aujourd'hui à des résultats merveilleux qui passent toute croyance. *La prise d'Ulloa* n'est, dans l'ordre des faits, que le quatrième des faits sur lesquels on pourrait s'appuyer au besoin pour la démonstration de cet théorème. *Anvers, Alger, Constantine* sont les trois premiers de la série, et ces trois faits d'armes, sans hors que le dernier, la prise d'Ulloa, sont les preuves flagrantes de l'incontestable supériorité de l'artillerie française.

Aujourd'hui on prend un fort à coups d'algèbre non moins qu'à coups de canon, et il arrivera un temps, peu éloigné, où le courage humain sera réduit à une équation.

Ce redoutable fort, ce fort imprenable, au dire des uns, qui, selon d'autres devait résister au moins six mois, devait tomber devant une artillerie bien organisée, comme tombera désormais toute fortification. C'est qu'aujourd'hui tout est pris sur le papier, avant de l'être par les armes. Pour peu qu'on ait des données exactes sur la force, la position, etc., etc., d'un fort, c'est tout autant qu'il en faut. La résistance présumable est un des termes de l'équation, la force proportionnelle des moyens à employer est l'autre terme. Le problème du fort est l'inconnue, et cette inconnue est bien vite trouvée.

En France on avait participé à quel point tout le pays le prêtait d'Ulloa. L'amitié Bonaparte avait calculé avec une grande justesse le temps qu'il faudrait pour s'en rendre maître. Voilà qu'aujourd'hui la longanimité était reprochée au général. Cette qui a le sentiment de ga fonc-tion toujours généreux.

On s'inquiète beaucoup des conséquences politiques de la prise du fort. Nous sommes convaincu, pour notre part, que la modération passée de la France est le meilleur gage de sa modération à venir. Et comme elle n'a point abusé de sa force, elle n'abusera point aussi plus de la victoire. Les fanfaronnades des Mexicains ont recommencé de plus belle, il est vrai, mais des quelques ne tuent pas et il est noble de laisser l'illusion à ceux qui après en pourrait tout enlever d'un seul coup.

Ces fanfaronnades passent du reste toute expression. C'est le sublime du genre!

Croirait-on que le lendemain de la prise du fort, deux journaux de Vera-Cruz, de Vera-Cruz que pas une ruine, l'amiral n'avait point voulu bombarder, Vera-Cruz dont les troupes étaient parties, dans laquelle il n'était resté que mille hommes, pour maintenir l'ordre, et cela à la prière du général Rincon, croirait-on, disons-nous, que deux journaux de Vera-Cruz criaient, pour ainsi dire victoire!

D'abord, disaient-ils, le fort n'a été emporté qu'par surprise. (Nous pensons que si les Mexicains ont été surpris, ça été de voir leur fort imprenable pris en moins de quatre heures.) Puis ils ajoutaient: d'ailleurs nous ne pouvons que nous féliciter de cette prise, car maintenant nous sûmes nous voir de près: nous avons les Français.

Ceci nous rappelle l'histoire d'un conscrit qui était de loin à son officier. Capitaine! bien oui! la prisonnier.—Eh bien, qu'est-ce-le.—Ah! bien oui! mais j'veut pas ne lâcher!

En somme, la prise d'Ulloa aura des conséquences salutaires. Le commerce entre le Mexique et les Etats-Unis, si longtemps entravé et réprimé par un nouvel essor. De nombreux départs ont eu lieu pour Vera-Cruz, et nous ne doutons pas que notre prospérité ne s'en ressente d'autant.

Nous lisons dans le *Hérald* de Donaldsonville du courant, ce qui suit:

RECOLTE.

Il est vrai que les dernières gelées ont causé des torts très considérable aux habitans sucriers. Les cannes se sont acidifiées et ont rendu la fabrication très difficile; le vésou même ne contient plus autant de parties cristallisables: il est résulté de l'acidification une altération dans la partie sucrine de la canne, qui en diminue immanquablement le produit ordinaire. Il est positivement aujourd'hui que la récolte de cette année mediocre; ce qui doit vraisemblablement amener quelqu'augmentation dans le prix de cette denrée.

FLORIDE—Nous apprenons par le *Florida Watchman*, du 1er. de ce mois, que Mr. Tippins, sa femme et ses deux enfans, ont été assassinés près la rivière de Ste-Mary, par une bande de dix indiens.

FEUILLETON.

THEATRE

HAMELIN.—*Sermon en trois points par E. Souvestre.*

Nous disons *Sermon*, parce qu'en effet la pièce de M. Souvestre n'est qu'une dissertation, fort bien écrite, fort bien pensée, et fort bien dite, mais dénuée de tout intérêt dramatique. Ce n'est point une arène où les passions doivent agir dans la poussière des hros du drame est non parler par la bouche de l'auteur. En un mot, la moralité dramatique doit ressortir de l'action même des personnages. Aussi cette pièce, qu'on n'entend à Paris qu'un très-médiocre succès, a passé presque inaperçue devant les spectateurs de notre théâtre. Le *Sermon* de M. Souvestre peut être fort heureusement la scène du jour, mais à vrai dire, il est fort ennuyeux. C'est que le raisonnement logique des pièces est mortel aux œuvres dramatiques, auxquelles on ne demande guères que l'enchaînement logique des faits.

M. Hamelin est un honnête négociant, qui s'occupe exclusivement de sa femme et de ses affaires. Au moral, il est doué de fort belles qualités et au physique d'un oncle, riche à millions, comme il convient à tout oncle de théâtre.

Quant à cet oncle, il est également *fêté* sur la scène et le public, qui ne le voit pas, et pratique avec le n'aime succès Barême et Plutarque, l'encompte et *la République de Platon.* Albert, lui, est peintre de profession *et ainsi dédiée* par tempérament. Il peint à l'huile, et dans ses moments perdus il se livre à des pensées élevées et sauvrit au poitrine d'homme. Au dessert il fait le portrait et *rêve de grève et d'échafaud.* Il faut pourtant lui rendre cette justice qu'il ne se sert nullement de pinceau!

Quant à l'héroïne de la pièce elle joue un assez triste rôle. Elle ne sait aimer ni son mari ni son amant et peut de l'oncle.

On voit d'ici que la morale est représentée par le mari et l'oncle, tandis que le peintre est la personification des passions romanesques, et l'on arrive à la fin de la pièce, non point de scène en scène, mais de démonstration en démonstration. Enfin le Code triomphe et met à la porte la passion révolutionnaire, dans la personne d'Albert. (Ce qui prouve qu'il faut toujours aimer son mari et surtout ne pas avoir d'amant! *Quod erat demonstrandum, ce qu'il fallait démontrer.*

Pour notre part, nous aimons beaucoup la morale, mais nous la voulons simple, élevée, sévère et chaste. *Les lieux communs* ne lui sont pas moins funestes que les théories les plus désordonnées. Or, le plaidoyer de M. Souvestre n'est qu'un tissu de phrases sonnantes, assez hardiement écrites, mais sans portée. L'amant est odieux, le mari ridicule, l'oncle impitoyable, l'étranger l'honneur et la dignité de L'UNION AMERICAINE, elle ose se servir du mot UNION! ah! s'il est un titre qui convient à cette banque ce n'est pas celui de BANQUE DE L'UNION, mais bien celui de BANQUE DE LA DÉSUNION.

Voilà ce qu'une indignation dont nous ne saurons plus les maîtres nous force de dire; voilà ce qu'il fallait mettre au grand jour, afin qu'on n'ignorat pas plus long-temps les flétrissures et les bassesses commises par la *Banque de l'Union du Mississipi.*

LA NAVIGATION DU LAC ET DU FLEUVE ARRÊTÉE PAR LES GLACES.

Une personne arrivée en voiture, à Cincinnati, le 3 de ce mois, du Wheeling, annonce que la rivière de l'Ohio était gelée dans cet endroit et à 15 milles au-dessous. On pensait néanmoins que cette obstruction ne serait pas de longue durée.

Voici ce que dit à ce sujet, le *Times* de Wheeling, du 1er courant. "Nous avons à annoncer que la navigation est arrêtée et continuera à être jusqu'à ce que le froid devienne plus modéré et qu'il tombe de la pluie. Il y a plusieurs bateaux à vapeur échoués au-dessus et au-dessous de cette ville et à la glace continue, ils éprouvent beaucoup de peine. Nous apprenons de Paducah, qu'un grand nombre de bateaux se trouvent échoués à l'embouchure de la rivière de Tennessee. Il n'est pas encore arrivé sur cette place beaucoup de connectibles de la Nouvelle-Orléans. Il en est de même à Cincinnati et à Louisville, aussi les affaires en souffrent beaucoup. Voici ce que nous avons appris à l'égard des bateaux à vapeur. Le Massillon, le Pulaski, et le Brownsville sont arrivés à Cap-Tox jeudi soir, le Fayette est échoué à Captina, le Philadelphia est échoué sur la barre de Newberry. Le Visitor est à l'abri dans le port de Kates Rock. Le Casket et le Beaver sont dans une position critique à Beaver-Shoals; le Canton et le Tremont sont échoués à Beaver, mais sont assez bien. Le Reporter est hors de danger à 3 milles au-dessus de cette ville. Telle sera leur situation, jusqu'à ce qu'il y ait un changement de temps. Il n'y a que 3 pieds 4 pouces d'eau dans le chenal, et si le temps continue de même, la rivière sera à son plus bas degré.

DE LA PRISE DU FORT LE SAINT JEAN D'ULLOA.

La prise du fort le Saint Jean d'Ulloa a produit sur tous les esprits une vive sensation mêlée de quelque étonnement. Tant d'armes ont donné un texte inépuisable sur lequel chacun brode à sa guise, ou traduit au gré de ses sympathies, si bien que de commentaires en commentaires, de traductions en traductions, quelques imaginations vagabondes sont arrivées, dans cette course au clocher de toutes les fantaisies, aux corollaires les plus fantastiques, aux conséquences les plus inévitables. Mais dans ce travail incessant de toutes les opinions, il est un point qui sert de centre commun à ces rayons divergents: c'est l'admiration.

La prise du fort a eu cet avantage, qu'elle a imposé silence à des suppositions erronnées, qui, bien qu'elles ne puissent soutenir le moindre examen, avaient juré de ne se rendre qu'à l'éloquence irrésistible des faits. Aujourd'hui, toutes les opinions hostiles ont déposé les armes en même temps que les Mexicains et comme les plus infortunés d'entre ces derniers ont été écrasés sous les ruines du fort; aujourd'hui la *pusillanimité* des Français a changé de nom: on l'appelle la *modération* de la force.

Quant à nous, nous ne partagerons ni l'étonnement des uns ni l'admiration des autres. La prise du fort est incontestablement un fait d'armes glorieux, mais trop peu pour qu'il ait pu avoir pour nous les émotions de la surprise.

Elle n'est point en effet le résultat de la lâcheté des Mexicains, ainsi que plusieurs l'ont prétendu: les Mexicains ont fait de leur mieux; elle n'est point plus le résultat de la valeur française, ainsi que l'ont dit beaucoup d'autres, car les Français n'ont eu à employer, en cette occasion, qu'un courage louable sans doute, mais fort ordinaire après tout. Escorter quelques volées de coups de canon, n'est point pour les Français un acte qu'ils puissent revendiquer comme un brevet de courage. En fait de brevets de cette sorte, ils ont mieux que cela, et les marins de l'escadre sont les premiers à avouer, que la prise du fort d'Ulloa est à leurs yeux, sinon une plaisanterie, du moins une affaire peu importante.

Mais ce que ce fait prouve d'une façon victorieuse, c'est l'inouïe perfection à laquelle l'artillerie est arrivée en France. Si la prise du fort n'est pas un exploit militaire de premier ordre, c'est du moins le résultat admirable d'une bonne organisation militaire. Dans un article inséré, il y a quelque temps dans notre feuille, nous avons énuméré les améliorations notables apportées dans le corps de la marine française depuis une vingtaine d'années. Ces améliorations sont immenses, mais n'ont point dépassé cependant les améliorations apportées dans toutes les *autres armes*, particulièrement dans le *génie*.

Le génie est arrivé aujourd'hui à des résultats merveilleux qui passent toute croyance. *La prise d'Ulloa* n'est, dans l'ordre des faits, que le quatrième des faits sur lesquels on pourrait s'appuyer au besoin pour la démonstration de cet théorème. *Anvers, Alger, Constantine* sont les trois premiers de la série, et ces trois faits d'armes, sans hors que le dernier, la prise d'Ulloa, sont les preuves flagrantes de l'incontestable supériorité de l'artillerie française.

Aujourd'hui on prend un fort à coups d'algèbre non moins qu'à coups de canon, et il arrivera un temps, peu éloigné, où le courage humain sera réduit à une équation.

Ce redoutable fort, ce fort imprenable, au dire des uns, qui, selon d'autres devait résister au moins six mois, devait tomber devant une artillerie bien organisée, comme tombera désormais toute fortification. C'est qu'aujourd'hui tout est pris sur le papier, avant de l'être par les armes. Pour peu qu'on ait des données exactes sur la force, la position, etc., etc., d'un fort, c'est tout autant qu'il en faut. La résistance présumable est un des termes de l'équation, la force proportionnelle des moyens à employer est l'autre terme. Le problème du fort est l'inconnue, et cette inconnue est bien vite trouvée.

En France on avait participé à quel point tout le pays le prêtait d'Ulloa. L'amitié Bonaparte avait calculé avec une grande justesse le temps qu'il faudrait pour s'en rendre maître. Voilà qu'aujourd'hui la longanimité était reprochée au général. Cette qui a le sentiment de ga fonc-tion toujours généreux.

On s'inquiète beaucoup des conséquences politiques de la prise du fort. Nous sommes convaincu, pour notre part, que la modération passée de la France est le meilleur gage de sa modération à venir. Et comme elle n'a point abusé de sa force, elle n'abusera point aussi plus de la victoire. Les fanfaronnades des Mexicains ont recommencé de plus belle, il est vrai, mais des quelques ne tuent pas et il est noble de laisser l'illusion à ceux qui après en pourrait tout enlever d'un seul coup.

Ces fanfaronnades passent du reste toute expression. C'est le sublime du genre!

Croirait-on que le lendemain de la prise du fort, deux journaux de Vera-Cruz, de Vera-Cruz que pas une ruine, l'amiral n'avait point voulu bombarder, Vera-Cruz dont les troupes étaient parties, dans laquelle il n'était resté que mille hommes, pour maintenir l'ordre, et cela à la prière du général Rincon, croirait-on, disons-nous, que deux journaux de Vera-Cruz criaient, pour ainsi dire victoire!

D'abord, disaient-ils, le fort n'a été emporté qu'par surprise. (Nous pensons que si les Mexicains ont été surpris, ça été de voir leur fort imprenable pris en moins de quatre heures.) Puis ils ajoutaient: d'ailleurs nous ne pouvons que nous féliciter de cette prise, car maintenant nous sûmes nous voir de près: nous avons les Français.

Ceci nous rappelle l'histoire d'un conscrit qui était de loin à son officier. Capitaine! bien oui! la prisonnier.—Eh bien, qu'est-ce-le.—Ah! bien oui! mais j'veut pas ne lâcher!

En somme, la prise d'Ulloa aura des conséquences salutaires. Le commerce entre le Mexique et les Etats-Unis, si longtemps entravé et réprimé par un nouvel essor. De nombreux départs ont eu lieu pour Vera-Cruz, et nous ne doutons pas que notre prospérité ne s'en ressente d'autant.

Nous lisons dans le *Hérald* de Donaldsonville du courant, ce qui suit:

RECOLTE.

Il est vrai que les dernières gelées ont causé des torts très considérable aux habitans sucriers. Les cannes se sont acidifiées et ont rendu la fabrication très difficile; le vésou même ne contient plus autant de parties cristallisables: il est résulté de l'acidification une altération dans la partie sucrine de la canne, qui en diminue immanquablement le produit ordinaire. Il est positivement aujourd'hui que la récolte de cette année mediocre; ce qui doit vraisemblablement amener quelqu'augmentation dans le prix de cette denrée.

FLORIDE—Nous apprenons par le *Florida Watchman*, du 1er. de ce mois, que Mr. Tippins, sa femme et ses deux enfans, ont été assassinés près la rivière de Ste-Mary, par une bande de dix indiens.

FEUILLETON.

THEATRE

HAMELIN.—*Sermon en trois points par E. Souvestre.*

Nous disons *Sermon*, parce qu'en effet la pièce de M. Souvestre n'est qu'une dissertation, fort bien écrite, fort bien pensée, et fort bien dite, mais dénuée de tout intérêt dramatique. Ce n'est point une arène où les passions doivent agir dans la poussière des hros du drame est non parler par la bouche de l'auteur. En un mot, la moralité